

21^e dimanche de la Trinité – Jean 4.46-54

Frères et sœurs, je l'entends encore, cette femme âgée et souffrante. Ce n'était pas la première fois que l'on se voyait... je lui avais souvent rendu visite. Mais cette fois-ci, quelque chose avait changé. Son état avait brusquement empiré. Elle n'avait jamais fait preuve de beaucoup de ferveur religieuse. Elle me donnait l'impression d'accepter qu'on lui parle de l'Évangile comme on parlerait de la pluie et du beau temps, du chômage et de la délinquance, ou que sais-je encore. C'était un sujet de conversation parmi d'autres, rien de plus. Mais cette fois-ci, elle me fit comprendre ce qu'elle avait vraiment dans le cœur. Nous avons à peine échangé quelques mots qu'elle me dit : "Vous savez, autant vous le dire, ces histoires d'un Jésus qui aurait fait tant de bien autour de lui, guéri les malades et consolé les affligés, je ne peux plus y croire ! C'est fini. J'en ai ma claque !"

De quoi faire sursauter un pasteur. Je précise tout de même que ce n'était pas une de mes paroissiennes, mais un de ces innombrables protestants sociologiques pour qui la religion n'est qu'une vieille tradition familiale qu'on cultive avec fierté parce qu'un de vos ancêtres a été persécuté pour sa foi et a passé quelques années sur une galère. Malgré tout, je ne m'attendais pas à cela. Pourquoi cette agressivité ? Qu'est-ce qui gênait cette femme dans les récits de miracles du Christ ? Devais-je en conclure qu'elle les considérait comme autant de légendes, tout juste bonnes à émerveiller les enfants et les grands naïfs ?

Elle ajouta : "Vous savez, je peux prier tant que je veux ; ce n'est pas lui qui me guérira. Je ne sens même pas un petit mieux. Je ne sais pas s'il en a jamais aidé d'autres. A moi, en tout cas, il n'apporte rien. Comprenez-vous maintenant pourquoi je n'ai plus le cœur d'écouter ces histoires" ?

Oui, je le comprenais. Le chrétien en moi souffrait de ce qu'il venait d'entendre, mais je comprenais. Je demande simplement au Seigneur de me préserver de tenir un jour le même discours. Elle n'était pas la seule en effet à faire cette expérience. La santé c'est bien beau, mais tant qu'on l'a, on ne l'apprécie pas vraiment. Et on oublie d'en remercier le Seigneur. Et puis un jour tout change, doucement ou brutalement. La santé dont on avait pris l'habitude vous délaisse ; les douleurs s'installent, les bobos, petits ou grands, s'accumulent. La fatigue, la lassitude et la faiblesse s'emparent de vous. Votre propre corps vous devient un mystère.

Il y a des gens qui ne prient Dieu que lorsque ça ne va pas. Je ne sais pas ce que valent ces prières ni si elles plaisent beaucoup au Seigneur, et je m'abstiendrai de tout jugement. Mais le contraire est vrai aussi : la souffrance peut nous nouer le cœur au

point qu'elle nous empêche de parler. Aux hommes, mais aussi à Dieu.

On dit que la souffrance et la détresse aident à prier. C'est sans doute vrai. Mais elles peuvent aussi faire le contraire. Et puis, que faire et à quoi s'accrocher quand on prie et que rien ne change ? Les miracles dont la Bible parle tant existent-ils ? On prie, peu ou beaucoup, et la maladie reste. Alors ce que nous vivons dans notre corps entre en conflit ouvert avec ce que les évangiles nous disent de Jésus et des malades qui venaient le trouver. On a l'impression qu'il existe deux mondes totalement différents : le monde de la Bible où il suffisait de s'approcher de Jésus et de lui dire : "Jésus, Fils de David, aie pitié de moi" pour qu'on guérisse de son mal, et le monde dans lequel nous vivons où on n'entend plus cette voix si douce et si puissante à la fois qui disait : "Va, ta foi t'a sauvé ! Va, ton fils vit ! *Ephatha*, que tes yeux s'ouvrent ! Prends ton lit et marche"...

*

Frères et sœurs, je vous propose de découvrir avec moi les deux leçons de notre texte. Retenez-le bien : il y en a deux. Et voici la première, que j'ai envie de formuler ainsi pour réveiller ceux qui somnoient déjà : Jésus n'est pas "M. Miracle" !

Dans l'histoire de cet officier royal qui vient le trouver pour que son enfant ne meure pas, il y a bien des incohérences. Il quitte Capernaüm et se rend à Cana. Trente bornes à pied, soixante aller/retour. Au moins dix heures d'absence, alors que son enfant est mourant ! Pourquoi n'envoie-t-il pas son serviteur, son ordonnance ou le bidasse de service ? Et puis Jésus, qui venait tout juste de commencer son ministère public, n'avait pour l'instant fait qu'un miracle, un seul : il avait changé de l'eau en vin à Cana. Avec ça, on ouvre un débit de boisson, mais pas un hôpital... Et il n'avait sans doute pas encore beaucoup prêché.

Qu'est-ce que cet officier pouvait bien savoir de lui ? Beaucoup moins que nous, en tout cas. Sa foi devait en être encore aux balbutiements, entachée de bien des lacunes et d'erreurs. D'ailleurs Jésus ne dit-il pas, quand il eut exprimé sa demande : "Si vous ne voyez des signes et des prodiges, vous ne croirez donc pas" ? Je ne me permets aucun jugement sur un homme qui tente une folie parce que son gamin est en train de mourir. L'officier de notre texte avait peut-être dans le cœur l'embryon d'une foi réelle ; mais, voyant son enfant au plus mal, il est peut-être aussi allé voir Jésus comme un autre irait chez un guérisseur ou un marabout, un charlatan ou un gourou. Vous savez bien que dans ces situations, on a tendance à se raccrocher à tout.

Le père angoissé se met donc en route. A-t-il bien fait ? Trouvera-t-il Jésus dans ce coin perdu de la Galilée ? Jésus voudra-t-il l'écouter ? Pourra-t-il faire quelque chose

pour lui ? Le voudra-t-il ? Il semble que cet officier royal, attaché à la garde d'Hérode Antipas, ait été un Romain, donc un païen. Et c'est bien connu, les juifs n'aimaient pas beaucoup les Romains qui s'étaient emparés de leur pays. Alors qui sait comment Jésus allait réagir en voyant venir à lui un officier portant sur son uniforme les aigles impériales. Et puis, même s'il le voulait, pourrait-il faire quelque chose ? "Qu'importe, devait-il se dire, je n'ai pas le choix. Les médecins ont baissé les bras. Au moins j'aurai tenté ma dernière chance. De toute façon, je n'ai rien à perdre".

Ce dernier espoir le pousse sur la route et lui fait parcourir la distance qui le sépare de Jésus. "Peut-être arriverai-je à le convaincre et acceptera-t-il de venir avec moi". Car c'est bien ce qu'il veut. Tel autre, le Centenier de Capernaüm, n'en demandera pas autant. Il ne se sent pas digne d'accueillir le Christ sous son toit et lui demande donc de prononcer une simple parole pour guérir son serviteur. Notre officier, lui, veut plus que cela. Il veut que Jésus vienne avec lui : "Il alla le trouver et le pria de descendre guérir son fils, car il était sur le point de mourir".

Le voilà à Cana. Il a vite fait de trouver Jésus. Il "le pria de descendre et de guérir son fils". Et Jésus répond : "Si vous ne voyez pas de miracles, vous ne croirez donc pas" ? Deux mondes s'affrontent : une supplication angoissée et un reproche cinglant ; un espoir et ce qui avait toutes les apparences d'un refus. Qu'a fait cet homme ? Il a prié Jésus de venir dans son monde, dans son univers de père tourmenté qui a peur de perdre son enfant. "Regarde comme je panique. Mon fils va mourir. Entre dans ma vie, viens dans ma maison, fais quelque chose ! Toi qui sais changer de l'eau en vin, dis à la maladie de faire marche arrière ! Sauve mon gosse ! "

"Si vous ne voyez pas de miracles, vous ne croiriez donc pas" ? Pauvre homme, il a dû tomber de haut ! Se faire rembarrier comme cela quand on n'a fait qu'exprimer une supplication. Qu'est-ce que ça signifie ? Que Jésus refuse ? Qu'il ne peut rien faire ? Qu'il n'a pas compris qu'il y va de la vie d'un enfant ? Que mon cas ne l'intéresse pas ? Que je ne suis pas assez bon pour qu'il me vienne en aide ? Qu'on n'a pas le droit de venir quand on a de la peine dans le cœur ? Qu'il n'a pas de temps pour cela ?

L'officier n'a pas entièrement tort. Jésus n'est pas un faiseur de miracles. "Une génération mauvaise réclame un signe miraculeux", dira-t-il un jour (Mt 12.39). Une autre fois, lorsqu'un père lui demandera de guérir son fils épileptique, il répondra : "Génération incrédule et perverse, jusqu'à quand serai-je avec vous ? Jusqu'à quand devrai-je vous supporter ? "(Mt 17.17). Oui, il y a des miracles que Jésus ne veut pas faire. Non pas qu'il ne saurait pas les faire, mais il ne veut pas les faire. Il ne veut pas être le médecin-miracle, le super marabout, le grand sorcier chez qui on va quand on ne peut pas faire autrement. Il ne veut pas être l'issue de secours, la solution ultime, le

dernier bureau au fond du couloir quand on a frappé à tous les autres. Il sait faire des miracles et est prêt à en faire. Mais il n'est pas là uniquement pour ça. Il sait nous guérir de bien des maladies, mais il n'est pas là pour les guérir toutes, car un jour ou l'autre l'homme retournera à la poussière d'où il a été tiré. Par contre, il est venu nous apporter une autre guérison, nous guérir d'une tout autre maladie, de la maladie justement qui nous a placés sur le chemin qui conduit à la poussière. C'est une maladie dont souffrent tous les hommes et qui manifestement n'en inquiète que très peu : le péché.

"Je ne veux pas qu'on vienne me trouver seulement quand on a besoin d'un miracle ! Je ne suis pas venu pour cela. Je ne suis pas M. Miracle" ! C'est la première leçon de notre texte. Elle est dure, mais nécessaire. Jésus-Christ ne peut pas laisser les hommes prisonniers de leurs erreurs. Il ne peut pas les laisser croire ce qui est faux et qui empêche de voir la réalité. Il aime, il aide et il guérit, mais il ne peut pas laisser les gens courir à lui parce qu'ils ont des maladies et seulement quand ils en ont.

Dieu ne veut pas d'une foi qui ne s'exprime que lorsqu'on est au bout du rouleau, quand les médecins disent : "Votre maladie est grave, les chances de vous en sortir sont très limitées". Il ne veut pas d'une foi qui ne s'alimente qu'aux miracles qu'il accomplit. Une telle foi, fondée sur le miraculeux et le prodigieux, s'écroule et tombe en miettes devant chaque lit de malade. C'est la foi qui fait dire : "Seigneur, guéris-moi", mais pas : "Seigneur, aie pitié de moi pauvre pécheur, et reçois-moi dans ton Royaume". Ce n'est pas la foi que produit l'Evangile, celle qui cherche la grâce et le pardon, celle qui fait dire : "Seigneur, à qui irions-nous ? Tu as les paroles de la vie éternelle. Nous avons cru et nous avons connu que tu es le Christ, le Saint de Dieu" (Jn 6.68-69).

*

Frères et sœurs, c'était la première leçon de notre texte : Jésus n'est pas M. Miracle. Voici la deuxième : Aie confiance en lui ! Notre histoire pourrait s'arrêter là, à cet instant où il fait comprendre aux gens qu'il n'est pas venu simplement pour faire des miracles et qu'il n'en fait pas sur commande. Elle aurait donné à l'officier et à chacun de nous une leçon utile, indispensable. Mais elle continue. L'officier dit au Christ : "Seigneur, descends avant que mon enfant ne meure !" Etonnant ! Il avait à peine ouvert la bouche que Jésus l'avait rabroué : "Si vous ne voyez des signes et des prodiges..." Et voilà qu'il trouve la force de revenir à la charge pour demander un miracle. Un autre serait parti sans insister, déçu, mécontent, désespéré, perdant ses dernières illusions sur Dieu et la religion en général. Lui, non ! Il a accepté, il digère la leçon et il a la force de demander ce que le Christ semblait vouloir lui refuser. C'est un

peu comme s'il lui disait : "D'accord, Jésus, tu as raison, mais même si tu ne me dois aucun miracle, et même si tu me le refuses, je prends le risque de te le demander. Je me confie à toi avec mon enfant mourant. Tu m'entends, Jésus ? Je me confie à toi !" Et le récit atteste combien grande est sa confiance. Jésus, en effet, ne l'accompagne pas à Capernaüm. Il n'imposera pas les mains à son enfant. Il ne fait pas non plus un bout de chemin avec lui. Non, il lui dit simplement : "Va, ton fils vit". Rien qu'une phrase, avec aucune garantie qu'elle suffit pour sauver un enfant qui va mourir. Ce n'était pas exactement la démarche tant souhaitée. Ce n'était pas non plus la preuve qu'un miracle aurait lieu. Ce n'était rien que le malheureux père puisse voir de ses yeux.

Mais, nous dit l'évangile, "Cet homme crut à la parole que Jésus lui avait dite et s'en alla". Voilà ce qu'est devenue sa foi au contact du Seigneur. Ses yeux n'ont rien vu. Il se pourrait que son enfant soit mort entre-temps. Mais il croit à ce qu'on lui a dit. Trente kilomètres pour rentrer à la maison, après les trente qu'il a déjà faits. La fatigue d'un marathon, les doutes aussi, car il n'est pas possible qu'il n'en ait pas eu. Mais la confiance est plus forte. Avant d'accomplir visiblement un miracle, Jésus a gagné avec cet homme. La leçon a porté, il l'a conduit là où il voulait le mener : vers une foi éprouvée, oui, mais plus solide, parce que fondée sur sa seule parole. L'officier a testé la parole qu'il avait entendue. Et, ô miracle, ça a marché.

C'était la deuxième leçon de notre texte : la foi se fonde non sur les miracles, mais sur les promesses du Christ. Cette histoire sera toujours une énigme pour celui qui n'attend du Christ que des bonus pour sa santé, du pain dans son assiette et du bien-être à bon marché. Pour celui qui déguise le Fils de Dieu en assistante sociale, en grand chirurgien ou en agent immobilier.

Mais cette histoire apprend à ceux qui veulent bien l'entendre que les vrais trésors ne sont pas là où les hommes les cherchent, que la paix du cœur et le vrai bonheur sont promis à ceux qui cherchent d'abord le royaume de Dieu et sa justice, sachant que le reste leur sera donné en plus. Elle veut nous apprendre que croire, c'est se jeter dans les bras du Seigneur parce qu'on a besoin de sa grâce, de son pardon, de sa justice, de sa paix et de son salut. Elle veut nous apprendre que lorsqu'on sait croire à sa parole, bâtir sur son Evangile, on trouve toujours chez lui une oreille attentive, un cœur miséricordieux, prêt à aider en tout temps, et parfois même à faire un miracle. Amen. "Et la paix de Dieu, qui dépasse tout ce que l'on peut comprendre, gardera votre cœur et vos pensées en Jésus-Christ," amen.